

« La Millième nuit »

Conte publié dans *Points the "magazine of young writers"*, n° 8, 1950, p. 35-42.

Les coquilles ont été corrigées.

Le texte de ce conte a été réédité en 2005 chez Sables (31130 Pin Balma) dans le cadre d'une plaquette de 38 pages tirées à 1000 exemplaires. Boris Schreiber a revu son texte pour cette réédition et fait quelques corrections.

La Millième nuit

En s'éveillant, il comprit que son sommeil avait été court. Des images avaient dansé longtemps, et il s'était inutilement tourné et retourné, à la recherche du repos. Pourquoi ces visions pénibles sans queue ni tête ? La journée avait été normale. Les journées précédentes également. À moins que ces cauchemars ne fussent un signe pour l'avenir ? Mais cette idée n'était guère plausible, car souvent des menaces avaient paru se dessiner et jamais elles n'avaient abouti.

D'ailleurs ce n'était pas la première nuit qu'il eût, peuplée d'événements cahotiques [*sic*]. La nuit précédente avait été curieusement semblable à celle-ci : des sensations étouffantes, haletantes, l'avaient maintenu éveillé. Ces sensations n'étaient pas des rêves, car il se sentait comme à présent, lucide, solidement couché dans ce lit de sa chambre. Par conséquent le sommeil lui-même n'était pas en cause, mais plutôt le manque de sommeil. L'empêchement d'y accéder.

Or, à quelques exceptions près, il s'était toujours endormi très vite. Ce moment où l'on sombre, affalé, plaqué sur les draps, était la résultante d'heures sordides de travail, la promesse d'une évasion momentanée, très courte. Il n'avait pour ainsi dire jamais l'occasion d'analyser l'instant crucial qui délivre. Il le subissait passivement et c'était la preuve de la rapidité avec laquelle il parvenait à l'engourdissement. Deux journées de suite, sans presque dormir ! Voilà qui n'était pas ordinaire. Mais il n'y pensait qu'à présent. Hier et au début de cette nuit, il n'y avait pas pensé. Ce fait, pendant quelques secondes, lui parut normal, ou mieux insignifiant ; pourtant il ne comprit pas ce qui l'avait incité à ne pas y réfléchir hier et tout à l'heure. Puisqu'il était habitué au sommeil, il aurait dû, dès la première insomnie, en chercher les causes ; au moins s'en étonner ? Or, il avait l'impression qu'au contraire, cette anomalie était passée inaperçue. Cela pouvait tendre à prouver que d'autres nuits peut-être s'étaient passées sans sommeil et qu'ainsi jamais il ne connaissait cet indispensable repos. Il s'appliqua à bien réfléchir, pour savoir depuis combien de temps à peu près il subissait cette insomnie ? Des semaines ? Des mois ? Pour le savoir, il suffisait de détecter à partir de quand s'était glissée en lui cette fatigue, cette puanteur qui paralysait les gestes. Depuis quand ? Lorsqu'il trouverait cela, il suffirait de bien sonder les causes possibles, minimales qui dressaient entre lui et le repos une digue grimaçante.

Depuis quand ressentait-il cette fatigue ? Surpris, il s'apercevait qu'on ne pouvait y donner de limites. Depuis toujours semblait-il, depuis les premiers balbutiements, la fatigue avait été présente, vigilante. Poids mort en lui, dès l'origine. Pourtant, il aurait dû, depuis les insomnies, ressentir une lassitude particulière émanant du cœur, viciant à leur racine les gestes et les démarches. Il s'essaya à revivre les journées, les semaines, remontant le plus loin possible : les mois. Et toujours, semblait-il, cette fatigue avait été totale, non pas de la nonchalance, mais une réelle impossibilité, une réelle impuissance.

Il ne pouvait en rester là. Cette impuissance, si elle existait depuis toujours, était-il possible qu'il ne l'aperçût que maintenant ? Pourquoi cette minute en pleine nuit l'incitait-elle aux réflexions ? Si tout depuis toujours ressemblait à cet instant, il lui fallait de toute évidence analyser cet instant et rien d'autre. Fatigue, impuissance, insomnie, devenaient secondaires.

Il souffla bruyamment, plusieurs fois de suite. Et le son angoissé du souffle le surprit. Il recommença. Aucun doute possible : un chagrin infini, inhumain s'exhalait. Cependant la nuit, autour, continuait avec calme. Alors, il se rendit compte tout à coup que dans ce calme, son souffle

paraissait bruyant, par contraste. Si bruyant qu'il pouvait l'analyser en ses moindres détails jusqu'à y trouver de l'angoisse.

Pourtant, il soufflait souvent, ou si l'on veut, il soupirait. Mais cela devait se faire au milieu du bruit, des rumeurs continues de la journée. À vrai dire, le silence devait être rare. Mais la nuit ? Il est normal qu'une grande ville, que toutes les rues d'une grande ville bruissent. Et ce bruit avant d'entrer dans le cerveau s'ajoute à celui de toutes les machines situées à l'intérieur des maisons. Toute la journée donc, les bruits multipliés, écrasés, agrandis, feutrent le fond du cerveau. Mais la nuit, n'est-ce pas le règne du calme ? La nuit, le moindre son devrait retentir d'une manière spéciale. Dès lors, durant ses autres nuits d'insomnie, il aurait dû s'entendre soupirer. Or, il ne s'était jamais entendu soupirer. Pourtant il sait (et aucun doute n'est permis à cet égard), qu'il souffle, soupire fort souvent. Il lui suffit de recommencer pour comprendre que c'est un geste absolument habituel ; indispensable même.

Le fait de n'entendre, de n'analyser cela qu'à présent, laisserait supposer alors que quelque chose d'habitude gênait, que quelque chose empêchait ses soupirs d'être entendus. Un bruit par exemple. Cette idée l'amusa. La différence fondamentale entre la nuit et le jour n'est-ce pas celle du bruit et du silence ? Certes rien n'est absolu, aucun silence surtout. Quand même, il n'était pas admissible que la nuit fût bruyante au point d'étouffer ses propres soupirs. Peut-être d'ordinaire soupirait-il à peine ?

Il recommença tout bas, et ce trop-plein de désolation retentit profondément en lui. Et cette désolation, ne se justifiant pas plus aujourd'hui qu'hier avait donc dû être identique la veille et les nuits précédentes. Cette constatation le troubla. Car aucun bruit (il avait déjà commencé à écouter attentivement), ne se levait nulle part. Il se tourna en tous sens dans son lit. Quels bruits avaient bien pu retentir les autres nuits ? Lesquels ? Sa rue est toujours très tranquille. Ses voisins n'ont jamais fait aucun tapage. Par conséquent, il se posait un faux problème. Peut-être n'avait-il rien remarqué les fois précédentes parce qu'il n'avait pas fait attention ? Et l'attention manquant, tout se résolvait.

Pendant quelques minutes il fut rasséréiné par cette explication. Mais pendant quelques minutes seulement. Car l'attention est inutile lorsqu'un fait ébranle intimement, il s'impose de lui-même, et s'il avait prêté cette nuit une attention à ses soupirs, c'est parce qu'avant tout un premier soupir s'était imposé à lui. Et si les soupirs d'avant ne s'étaient pas imposés, c'est parce qu'il ne les avait pas entendus. Ainsi la question n'avait pas changé. Il y avait avant des bruits qui gênaient mais quels bruits ?

Cette idée de définir des bruits ne pouvait être que saugrenue. Où les trouver ? Autour, le calme continuait. Peut-être d'ailleurs au lieu de bruits, était-ce des visions ? n'importe quoi, qui avait provoqué l'inattention des nuits précédentes. N'importe quoi ? Il s'apercevait que non. Que ce n'était pas n'importe quoi, car maintenant, après toutes ces réflexions s'imposait l'évidence suivante : les nuits étaient pareilles au jour. Pareilles à cause d'un remue-ménage continu engendrant une crispation, ou plutôt ne laissant pas à la crispation des jours le temps de s'atténuer. Chimères invraisemblables ? C'est-à-dire qu'il n'y avait pas de nuits, de détente, et de là était l'origine de son inattention. Il lui avait suffi de penser au mot « bruit » pour que ces évidences apparussent inéluctables. Ce seul mot le replongeait dans l'état de crispation indéfinie qu'il subissait. Et qu'il devrait normalement continuer à subir.

Il regarda autour de lui. En effet, cette nuit, cette minute, étaient calmes. Peut-être restait-il toujours tendu, mais cela pour percer le mystère, et non pas dans un état passif, excédent. Il cherchait, il était capable de chercher. Par conséquent, cette nuit, par le répit qu'elle lui accordait, formait une extraordinaire exception. Le silence, le vrai silence, remplaçait l'agitation des autres insomnies. Ce n'était pas la mort au moins ? Il sourit, se pinça, se frappa sur les joues. Non, il n'était pas mort ! Alors, une détente, une douceur rare s'empara de lui, l'emplit. Il s'allongea et s'étira. La paix. Goûter à la paix. Inutile au fond d'en rechercher les causes. La tranquillité qu'il ressentait paraissait merveilleuse. N'est-ce pas suffisant ? Quelles qu'en soient les racines, cela permet de reprendre possession de soi-même, avant que tout ne se déclenche à nouveau.

Oui, si ce bien-être pouvait durer. Pourquoi avoir perdu toutes les minutes précédentes à tenter de s'en expliquer l'apparition ? D'autant plus que ce n'est pas la première fois. Souvent il avait

ressenti un bien-être semblable, ou du moins un avant-goût, l'esquisse de ce que pourrait représenter le tableau total du bonheur. Mais une esquisse si vague, si fragile ! Si vite démolie par l'éclatement de toutes les menaces. Au lieu de profiter du répit pour construire des digues, il s'était abandonné, donc perdu. Il fixa ses yeux sur un point au hasard dans la chambre : sa décision était prise. Ne plus s'abandonner, mais chercher comme il l'avait fait, quels bruits, quelles menaces engouffraient régulièrement dans les rares minutes qu'il aimait ; ainsi le fait qu'il ne dormît point, n'étonnait plus à la réflexion, puisqu'il était lié à une détente générale du corps et de l'esprit, et apparaissant chaque fois qu'il avait réussi à se dégager d'une lourde torpeur de cauchemar. La différence, il s'en rendait compte, résidait dans la longueur inhabituelle de ce moment, très court, en général, et dans son intensité, ce qui lui permettait de s'en rendre pleinement compte, et non plus d'en subir passivement les prémices pour être englouti de nouveau.

Il comprit qu'il ne désirait absolument pas l'engloutissement. Avoir déterminé ses insomnies, sa crispation, ses détentes par rapport à un facteur nouveau encore inconnu, et savoir que cet essai timide d'analyse restait en péril à cause de ce facteur, était intolérable. Mieux valait n'avoir tenté aucune explication. Sinon coûte que coûte, il fallait rester maître des instants qui vous sont propices. Certes les injustices quotidiennes peuvent s'amonceler heure par heure, se distiller, mais pour peu qu'une lassitude du destin se manifeste, la victime réagit. Il n'admettra donc pas que cet instant s'échappe et il se dresse pour soupeser d'invisibles ennemis. C'est vrai, il n'y a personne, il n'y a rien, et par comparaison aux autres nuits, la menace n'en paraît que plus redoutable. S'il pouvait seulement retrouver ce qu'il y eut les autres nuits, il profiterait de l'avance que lui laisse l'adversaire, prendrait ses précautions.

Il s'aperçut, à ce moment, que des pensées identiques l'avait déjà tenu éveillé, une autre nuit. C'est-à-dire, l'attente qu'une menace se précise. Il secoua la tête, recommença à réfléchir. Aucun doute à cet égard : une autre nuit déjà (bien nette), des réflexions semblables l'avaient agité. Quelle nuit ? Peut-être s'il parvenait à le savoir, découvrirait-il la cause des crispations, des insomnies constantes, la nature d'un bruit qui empêche ses propres soupirs d'être entendu ? Mais cette sorte de plongée nocturne qu'il tenta n'aboutit à rien. Ou plutôt elle aboutit à le rendre méfiant soudain : s'il avait, une autre nuit déjà, ressenti des menaces et le besoin de s'en protéger, c'est que l'instant de détente n'avait plus été tellement court, n'avait pas été que passivement subi. Donc à deux reprises, il aurait eu l'occasion de se défendre, de découvrir ce qui gênait son repos ! Pourquoi n'avait-il rien obtenu ? Cette idée l'angoissa. Pourquoi n'avait-il pas su détecter alors les bruits qui rendaient ses nuits pareilles aux jours et empêchaient le repos ? Peut-être parce qu'il n'y eut jamais rien, et que cette impression d'avoir tout ressenti était fausse ! Mais il savait que non. Il avait, une fois déjà, utilisé au maximum l'instant de répit pour ne plus sombrer.

Il essaya de pousser un cri afin de provoquer l'ennemi, savoir si une réponse quelconque, vague, indéfinie, serait donnée. Mais à quoi bon ? L'envie de crier, cette envie précise, il découvrirait qu'il l'avait déjà eue, lors d'une autre nuit. Et s'il n'avait pas crié pour de bon, c'est qu'il se souvenait qu'à ce moment-là aussi, durant cette autre nuit, il avait repensé à des nuits antérieures, où des envies de crier identiques s'étaient toujours retenues à l'idée qu'elles revenaient bêtement soir après soir, sans qu'il sût jamais quand cela débuta. Par conséquent, ce n'est pas à la première, mais la millième nuit peut-être qu'il se rend compte des menaces, consciemment sans jamais les découvrir. Toutefois, au lieu d'être abattu, cette pensée le rasséna ; car en se rendant compte que tout restait pareil, il fortifiait sa position de défense et il n'en serait que plus apte à bondir là où le moindre bruit couvrirait pour l'élucider définitivement. Alors les nuits suivantes lui permettraient de bien se ressaisir et peut-être de se rendre compte totalement et non plus partiellement, de sa vie... ou de quoi ?

Mais à ce moment, malgré ses efforts, il ne put s'empêcher d'éclater de rire ; car ce sentiment de force que lui donnait l'identité de cette nuit avec toutes les autres, se répétait lui aussi le plus régulièrement du monde. À tel point qu'il engendrait à la longue une inquiétude haletante, heurtée comme celle qu'il commençait à ressentir en ce moment. Car de répétition en répétition, l'issue s'éloignait et ne restait présente, en fin de compte, que cette inquiétude elle-même, qui constituait peut-être à elle seule tous les bruits et toutes les menaces en question.

Mais c'était justement l'impasse dont il fallait sortir. Et sans raisons précises il lui semblait qu'il s'en sortirait.

Les autres nuits s'étaient passées en mêmes recherches et en mêmes attaques, et l'inquiétude finissant par tourner sur elle-même, s'était muée en son propre objet. Aucune importance, car l'écrasant sentiment de répétition il le détruirait enfin par un geste nouveau, une pensée nouvelle.

C'était très simple, il n'y avait qu'à nommer au hasard tous les bruits possibles et imaginables, qui puissent troubler les nuits. Cette initiative l'enchantait, il se voyait délivré d'une double menace : d'une part, croire faussement qu'il y a des maladresses du destin, qui peuvent tout à coup favoriser votre éclosion et votre révolte ; d'autre part, croire qu'aucune issue n'existe en dehors des gestes déjà faits, qu'on passe son temps à s'imiter soi-même. Ces deux cas donnent ou une joie, ou une détresse injustifiées. Et il se délectait en songeant à la preuve qu'il se fournirait bientôt à lui-même de la possibilité qui existe de s'arracher à un miroir déformant.

En effet, en nommant les bruits au hasard, il n'innovait peut-être pas le système, mais certainement les appellations. Car il ne se souvenait absolument pas de celles qu'il avait pu donner au fil des nuits. Qui sait ? Tel nom jeté gratuitement résoudrait soudain le problème des menaces ? Deux solutions seulement paraissaient possibles : ou bien l'inquiétude des autres nuits l'assoupirait à la longue et l'empêcherait de définir les bruits réels qui se produisaient alors ; ce bruit, et il suffirait de se le prouver, donc d'innover, pour qu'elle prît fin d'elle-même puisque due à des répétitions d'images.

Quel nom jeter au hasard ? Le correspondant nocturne d'un bruit lourd, grouillant, pourrait bien être celui des rats. Grouillement de rats. Mais il pensa aussitôt que la veille, exactement la veille, ce mot de « rat » lui avait échappé ! Pourquoi ? Était-ce parce qu'il y avait des rats, hier ? En ce moment, est-ce qu'ils ne galopaient pas ? Mais de toute façon, cela ne suffisait pas à pervertir des nuits. On peut changer de maison, on peut appeler des spécialistes qui détruisent les rats. Hier, il s'en souvenait bien, il n'y eut aucun bruit louche. Peut-être il y a longtemps, fort longtemps que des galops effrénés de rats l'impressionnèrent ! Mais cette constatation, aussi répugnante fût-elle, n'expliquait rien. Il lui semblait maintenant que tout cela était faux, que les nuits étaient calmes.

Certes, pour le moment, il continuait à se répéter, même avec cette appellation de « rats ». Mais ce n'était pas grave. Il pouvait, après cela, s'endormir tranquille et ne plus croire ses nuits menacées. Pour s'en rendre compte, il cria ! Il cria une deuxième fois.

Il comprit alors que la veille il ne s'était pas endormi ; car ce cri n'avait pas été fort, vibrant, mais comme étouffé par un bruit supérieur. Ou par un souvenir de bruit supérieur. Ainsi le repos ne venait toujours pas, ce repos désiré étouffait sous d'autres menaces qu'il tenta maintenant de nommer. Aucun bruit, certes, mais la veille non plus, ni les précédentes. Une première nuit, alors, très lointaine ?

Hier, par exemple, avait-il cherché ? Ou bien s'était-il endormi après la première constatation ? En tout cas, au lieu de briser la répétition de ses gestes, il la cherchait et mesurait soigneusement la limite que les menaces avaient atteinte. Il réentendit sans peine les mêmes grondements dehors, les mêmes vrombissements d'avions pesants. Comment pouvait-il s'endormir après ? Tout se mettrait à brûler, à hurler ! Il hurla, mais ne s'entendit pas lui-même.

Maintenant, il revoyait les rats le poursuivant dans la chambre. C'était une course à travers les tables, les chaises. Eux, affamés, voulaient dévorer ses pieds. Cela est supportable une fois, mais pas chaque nuit, d'être obligé de courir à travers les chambres. Eux galopaient lourds, remplis de cris. Oui, même hier ce fut pareil, et la chambre envahie, il s'était précipité dehors.

Dans quelques instants tout cela allait-il se reproduire ? Non, puisque déjà les avions se trouvaient au-dessus de lui. Hier et les autres nuits, il n'était pas couché, mais courant à travers les rues, avec la foule. Et les bombes pleuvaient. Donc, cette nuit n'était plus pareille à celles d'avant. Avant, c'était vrai, inéluctable, alors qu'aujourd'hui il peut tout revivre immobile. À la longue, il ne restait plus que des villes effondrées, des incendies verticaux. Et c'est alors qu'il courait loin, sur une colline dégarnie, pelée. Il n'y avait plus ni hurlements, ni bombes. Mais alors cette colline et les arbres, au loin, commençaient à danser et, peu à peu, la colline se fendillait paresseusement, et lui courait,

disparaissait dans l'eau et, sans haleter même, tentait de fuir. Mais où ? Puisque tout, au fur et à mesure, s'ouvrait et se déchirait !

Mais en ce moment il ne comprenait plus pourquoi cette nuit, cette nuit précise, constituait une exception. Car hier encore il avait pu revenir à travers toutes les rues déchirées. Pourquoi en ce moment ne bougeait-il pas ? Il écouta : tout restait calme. Une nuit peut-être y eut-il le cataclysme ? Et depuis il en grignote les souvenirs qui lui viennent peu à peu. Car en songeant à la colline qui s'ouvre il se rend compte que cela n'a jamais eu lieu. Pourtant chaque nuit il y repense. Il se dit que cette fois encore le mensonge aura été complet. Au lieu d'insomnies lucides dès le premier abord, il n'a droit qu'à des paliers successifs s'usant à chercher, pour revenir au même point.

Tout a-t-il été détruit ? Il s'en rend compte chaque nuit et finit par se rendormir, quitte la nuit suivante à se réveiller à nouveau, sans aucun souvenir, pour tout réapprendre. Déjà la fatigue gagne, et demain tout recommencera. Saura-t-il jamais si l'une de ces nuits est une exception par rapport à une autre ? Si oui, il faut se briser par un geste quelconque. Et sinon se sentir rassuré, au moins d'être pareil aux foules. Mais hier, de nuit en nuit, n'y eut-il pas la même question ? Et alors n'a-t-il pas, toutes dents dehors, fait un sourire ? Un sourire qui ne s'effaça plus ?